

Voilà bientôt quinze ans que Wolf Eyes écume le circuit noise et punk expérimental, devenant l'ultime référence en la matière comme ont pu l'être Throbbing Gristle ou Sonic Youth en leur temps. Mais de quelle « matière » s'agit-il au fait ? S'il prend racine dans l'ensemble des musiques radicales de ces trente dernières années, Wolf Eyes n'est nullement réductible à un groupe de *power electronics*, de punk-hardcore, de free jazz, d'indus' ou de krautrock. Disons plutôt que c'est tout cela à la fois : un anti-rock mutant qui transcende les genres, hérité autant de la musique industrielle et de la no wave que des pionniers de la musique électronique.

# WOLF EYES

Composé désormais de Nate Young, John Olson et Crazy Jim, digne successeur de Mike Connelly, le trio a aiguisé ses machines et affiné ses compositions sans rien perdre de sa vindicte ni de sa férocité. Hormis un bref passage par Sub Pop, leur discographie pléthorique compte des milliers de disques et de cassettes et se dissémine essentiellement sur leurs propres labels American Tapes, AA Records et Hanson, qui fédèrent une communauté internationale d'adeptes du Do It Yourself. Suintante de circuits érodés, leur avant-noise artisanale s'insinue dans les tréfonds les plus âpres du rock et de la musique électronique, avec en toile de fond les zones industrielles de Detroit, hantées par les réverbérations d'un harmonica et d'une clarinette de charmeur de serpents. Sur *No Answer: Lower Floors*, leur nouvel album sur DeStijl Records (initialement sorti sur American Tapes en quadruple 45-t), Wolf Eyes tire plus que jamais profit des techniques du dub et de la musique concrète, alternant longues étirées spectrales qui serpentent entre des coups de boutoir électroniques et des fulgurances de bruit blanc, fusionnant avec les éruptions de Nate Young. On y retrouve notamment Aaron Dilloway, membre fondateur du groupe, qui revient à la charge le temps d'un morceau. À certains moments, on croirait entendre le blues déphasé de Royal Trux s'engouffrant dans la véhémence atonale de Throbbing Gristle, puis l'instant d'après la bande-son de *Massacre à la Tronçonneuse* revisitée par David Tudor. À l'occasion de leur venue à Paris, nous avons tapé la causette avec Nate Young. Où il est question de Detroit, du virage techno pris par la scène noise, de leur nouveau guitariste et de l'importance de la théorie musicale.

**Le fait d'habiter à Detroit a-t-il un impact sur ta musique et celle de Wolf Eyes ?**

**Nate Young:** Oui, énormément. L'environnement en général, tu ne peux pas t'en débarrasser, ça t'influence au quotidien, jour après jour. En vivant à Detroit, on est confronté chaque jour aux conséquences de la faillite industrielle, à la misère, au délabrement, aux usines abandonnées... Detroit ne s'est jamais remis de ses émeutes raciales et du déclin de son industrie automobile. L'économie s'y est littéralement ef-

fondrée, et la ville avec. Quand je me balade à pied ou en voiture, je me dis en permanence : comment a-t-on pu arriver à une situation aussi désastreuse ? Ça va tellement loin que ça en devient presque irréel, c'est bizarre. Dans le temps, il y avait un grand nombre d'énormes industries à proximité du centre-ville, le long de la rivière Detroit. Il n'en reste plus rien. Quand tu traverses en voiture Jefferson Avenue ou Fort Street, tu as vraiment l'impression d'être dans un no man's land post-apocalyptique. C'est assez beau, d'une certaine manière. Quand des gens viennent me voir à Detroit et me demandent de leur faire visiter la ville, je les emmène dans ces zones industrielles abandonnées, pas dans les zones habitées. C'est moins déprimant.

**Tu en parles comme d'une ville-fantôme...**  
C'est quasiment le cas. 70 % des bâtiments sont abandonnés. La ville a perdu un quart de ses habitants en l'espace de dix ans. Au temps où l'industrie automobile était prospère, il y avait plus de trois mille personnes par mois qui venaient s'y installer. C'est ce qu'on a appelé le White Flight. Ça paraît insensé quand on voit ce qu'il en reste. Après les émeutes raciales de 1943, tout le monde s'est barré dans les banlieues. Ce n'était pas la classe moyenne, et encore moins la classe supérieure, mais une population constituée seulement d'ouvriers qui travaillaient dans les usines locales. Dans les banlieues, ça n'a pas changé : la classe ouvrière réside toujours là, tandis que dans le centre, c'est la zone absolue, la misère la plus totale. Étrangement, la situation ne s'est jamais améliorée. Dans d'autres villes, tu as des cités, des ghettos, mais ça semble presque « naturel » en comparaison ! (*Rires*) C'est dur parfois d'être confronté à ça en permanence. L'avantage, c'est qu'il y a beaucoup d'espace. L'aspect négatif, c'est d'être confronté quotidiennement à toute cette déchéance, ça peut facilement te déprimer.

**Tu vis de la musique et des arts plastiques ?**  
Non, loin de là. Très peu de gens que je connais arrivent à vivre de leur pratique artistique. J'enchaîne les jobs. Parfois, je dois conduire à 45 ou 50 minutes de là où j'habite pour bosser huit heures d'affilée et gagner trois fois rien. Mais c'est toujours mieux que la plupart des

gens qui vivent dans le centre. J'arrive à trouver une forme d'équilibre. C'est ok, je n'ai pas à me plaindre.

**Tu n'as jamais eu envie de partir vivre ailleurs ?**

Non, vraiment pas. Il n'y a pas de raison. C'est chez moi, pour le meilleur ou pour le pire. Ça fait huit ans qu'on répète là, qu'on a notre propre espace. Même si le fait d'être artiste dans un tel contexte est un véritable défi. En règle générale, tu n'es pas du tout reconnu comme tel.

**Vous avez un local pour répéter avec Wolf Eyes ?**

Oui, c'est un ancien garage qu'on a converti en salle de répét, en salle de concert et en studio d'enregistrement. Ce n'est pas le lieu idéal, mais on fait avec. On essaye d'y développer une activité locale, essentiellement autour de la musique électronique expérimentale. De temps en temps, on organise aussi des concerts punk. C'est pour nous la seule opportunité de jouer devant des gens qui s'intéressent à ce qu'on fait. On joue tout le temps à Detroit, mais à chaque fois ça rend les barmen furieux ! (*Rires*) Je vois souvent des gens de mon quartier qui débarquent quand on organise un concert, mais au final ça ne leur plaît pas du tout... Il n'existe pas vraiment d'endroits dédiés à la musique expérimentale. C'est principalement la techno, le hip-hop et le rock'n'roll qui prédominent. Dans cet ordre-là. Le rock est redevenu populaire dans les années 90 avec le revival garage lié au succès des White Stripes. Ça a insufflé un peu de vie dans la ville, mais ça n'a jamais été populaire localement. Il n'y a que la techno qui continue de survivre. Ça me paraît toujours étrange. Je suppose que la dance music électronique a supplanté le rock en termes de popularité, elle a vraiment conquis le monde entier.

**La scène noise/expérimentale qui converge avec la techno, c'est un phénomène qui se propage de plus en plus aux États-Unis : Pete Swanson, Prurient, No Fun Acid, Container, Unicorn Hard-on, Prostitutes, etc.**

Je pense que c'est principalement lié au fait que beaucoup de ces musiciens noise ont fait l'acquisition de synthétiseurs modulaires et de boîtes à rythmes, alors qu'à la base, on

se contentait d'utiliser des magnétophones à bandes et du feedback. On utilisait n'importe quel objet pour faire du son : on amplifiait des plaques de métal, on recyclait tout et n'importe quoi. On faisait aussi beaucoup de *circuit bending*, qui consiste à fabriquer ses propres machines en connectant entre eux des circuits de synthétiseurs cheap ou de jouets électroniques au rebut. Mais cette expérimentation a fini par atteindre son seuil limite, tout le monde s'est mis à faire la même chose, à tourner en rond. Les musiciens noise se sont alors tournés vers la techno pour se renouveler. Mais ils n'expérimentent plus vraiment, ils sont au courant de tout ce qui se fait et ils se procurent le matériel pour pouvoir faire la même chose. Je me souviens, quand j'ai connecté pour la première fois mon synthétiseur Pro One à une boîte à rythmes, c'était une révélation : « *Waow ! C'est donc comme ça qu'on fait de la techno !* » Et c'est comme ça que je me suis mis à m'y intéresser. Je n'avais aucune intention préméditée de faire de la dance music de quelque manière que ce soit.

**C'est de cette démarche que résulte ton autre projet Moon Pool & Dead Band ?**

Oui, c'est un duo avec Dave Shettler. Il vient de la scène garage-rock, il jouait dans The Sights et SSM. Mais à Detroit, il est tellement exposé à la techno et à la house qu'il a fini par s'y mettre aussi. Quand je l'ai rencontré, on n'avait pas l'intention de faire de la musique ensemble, mais on échangeait pas mal d'idées. Il était fasciné par ma collection de synthétiseurs, il se demandait ce que j'en faisais. Je lui ai dit que je bidouillais avec, mais que je n'étais pas vraiment 100 % à fond dessus, et il m'a répondu : « *C'est une raison de plus pour s'y coller.* » Du coup, on a convenu d'un deal : dès qu'il trouverait que ce que je fais est un peu trop bruyant ou barré, il devrait explorer ce côté-là avec moi. Et réciproquement, je devrais consentir à m'adapter à ses beats techno ringards (*rires*). Bon, parfois, ça va un peu trop loin pour moi. Quand il se pointe avec un disque de KLF en me disant : « *hey, tu devrais checker ça !* », il pousse vraiment le bouchon trop loin ! (*Rires*) Mais c'est exactement ce qu'on essaye de faire : repousser les limites, aller délibérément vers des formes musicales qui ne nous sont



ALLER À L'ENCONTRE DE L'UNIVERS, C'EST COOL, MAIS IL FAUT D'ABORD COMPRENDRE DE QUOI IL EST FAIT. DE CHIFFRES, DE MATHÉMATIQUES. TOUTE L'ATTITUDE PUNK DIY QUI CONSISTE À DIRE « FUCK YOU » À TOUT LE RESTE NE VA PAS TRÈS LOIN. ÇA FINIT PAR TOURNER À VIDE, À DEVENIR UNE FORME D'AUTO-CARICATURE. ÇA N'A PLUS RIEN DE PUNK AU FINAL.

pas familières et dans lesquelles on ne se sent pas à l'aise d'emblée. C'est la seule manière de continuer à expérimenter.

**Selon moi, la notion même d'expérimentation n'est pas relative à un genre musical, c'est une manière de vivre, d'être en permanence « sur le fil » : toujours se remettre en question, déjouer ses propres conventions, prendre des risques en permanence...**

Oui, exactement. Quand j'ai commencé à faire de la musique expérimentale, je me disais : « *Wow, qu'est-ce que c'est que ce truc ? C'est affreux !* » Et malgré tout, j'y percevais quelque chose d'attirant, d'intéressant, parce que ça ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. C'est important de toujours se surprendre soi-même, de ne pas tomber dans la routine. C'est pour cette raison que la théorie musicale est importante. Cela entre en ligne de compte quand tu prends du recul et que tu réalises que tu n'expérimentes plus grand-chose, mais que tu ne fais que répéter une formule. Il est nécessaire d'établir des concessions mutuelles, de se confronter à des choses auxquelles on n'est pas habitué, et même avec lesquelles on n'est pas d'accord.

**La scène dite « noise » a eu tendance à se replier sur elle-même et a fini par ne générer que des clones interchangeables. Comme toutes ces formations power electronics ou harsh noise, qui utilisent toutes les mêmes pédales d'effet branchées les unes aux autres...**

Oh oui, rien de plus chiant que le *harsh noise*... Quand tu vois vingt ou trente groupes qui sonnent tous pareils, c'est beaucoup trop ! La techno me faisait le même effet il y a quelques années. Maintenant, je me situe à l'intersection entre ces deux mondes et je suis attentif à ce qui s'y passe de part et d'autre. C'est une nouvelle approche, c'est certain. Mais en même temps, c'est plus stimulant. Je me place intentionnellement dans des contextes musicaux où je ne suis pas à l'aise. Pour voir si j'arrive à en tirer du plaisir et à en apprendre quelque chose. **Sans pour autant appliquer une recette ou correspondre à un quelconque genre musical...**

C'est là toute la difficulté. Quand j'ai commencé Moon Pool, j'ai eu l'impression de commettre un sacrilège. Tous les fans de noise me sont tombés dessus : « *Quoi, tu fais de la techno ? Comment ça, tu fais des réglages sur ton synthétiseur ?* » Évidemment, c'était nouveau pour moi, je n'avais jamais fait cela auparavant. Que voulez-vous que je fasse ? Que je fasse semblant de faire n'importe quoi ? Que je continue à faire la même chose que ce que je fais depuis des années ? Évidemment, je serais toujours capable de déplaier une vieille radio et d'en ressouder les composants. Mais j'ai fait cela pendant des années, encore et encore. C'était le moment de passer à autre chose. Stare Case était lié à cette volonté de changement, c'était une manière de nous renouveler. De se libérer des restrictions que l'on s'était nous-mêmes infligées. Et de se libérer aussi de ce que les gens attendaient de nous. Il faut toujours essayer de déjouer les attentes. Toujours. En essayant de concevoir quelque chose qui incorpore les résidus de tout ce que tu as traversé. C'est selon ces préceptes que je vis depuis deux ans. Ce sont davantage que de simples idées. Ce sont des revendications théoriques. Des règles. On doit en passer par là, il n'y a pas d'autre issue possible si l'on veut évoluer. Malheureusement, de plus en plus de gens s'engouffrent dans la



voie qu'on a ouverte et ça devient à nouveau inintéressant. On se dit juste : tiens, un artiste noise de plus qui se met à la techno !

**Tout le monde s'engouffre dans la brèche et ce qui était unique et original finit par devenir conventionnel...**

Oui, et ce n'est même pas bien fait. Tu as juste quelqu'un qui se dit : « *Oh, mais moi aussi je peux faire ça !* » Le problème avec la plupart des musiciens expérimentaux qui se dirigent vers la dance music, acid house ou autre, c'est qu'ils n'abordent pas vraiment ça sous l'angle musical. Car 90 % de cette musique fonctionne sur des principes théoriques. Une fois que tu maîtrises ça, que tu piges comment fonctionnent les algorithmes, là tu peux créer quelque chose qui commence à devenir intéressant. C'est ce qui était motivant avec Shettler, il m'a encouragé à aller plus loin. Il m'a dit : « *Tu dois apprendre la théorie avant qu'on se mette à jouer ensemble, voilà tes devoirs. Rentre à la maison et étudie cela, je ne joue pas avec toi tant que tu n'as pas appris cela.* » Bon, je n'ai pas vraiment fait mes devoirs, mais... (*Rires*) J'ai potassé tout ça pendant des heures, en m'attardant sur certaines méthodes de composition qui m'intéressaient plus particulièrement. C'est vraiment utile. Ça rend chaque élément de ta musique bien plus puissant. Quand tu joues selon des réglages bien précis et que tu produis des sonorités abstraites, ça élargit ton spectre musical. Tout est basé sur les mathématiques. Aller à l'encontre de l'univers, c'est cool, mais il faut d'abord comprendre de quoi est fait l'univers. De chiffres. De mathématiques. Toute l'attitude punk DIY qui consiste à dire « fuck you » à tout le reste ne va pas très loin. Ça finit par tourner à vide, à devenir une forme d'auto-caricature. Ça n'a plus rien de punk au final. Ça t'empêche d'aller explorer d'autres voies, tu te retrouves coincé. À l'inverse, ce qui me tape sur les nerfs chez ces jeunes musiciens noise, c'est qu'ils s'attendent à être aussitôt reconnus comme s'ils faisaient du grand art. Mec, je croyais que c'était censé être punk et *fucked up* ! Et tout ce non-sens satirique... Bien sûr, la satire peut être intéressante, mais elle doit être contextualisée. Elle doit reposer sur quelque chose d'original.

**Oui, sinon on tombe rapidement dans le pastiche, dans les tics post-modernes.**  
Oui. Le post-post (*rires*).  
**Mais c'est aussi un symptôme générationnel, on ne contextualise plus la musique de la même manière. Quand tu as grandi avec Internet et que tu as toutes les musiques les plus obscures à portée de clic, tu n'as pas la même vision des choses...**  
Oui, c'est très juste. Qui connaissait Sun Ra à notre époque ? Maintenant, on est blindé d'informations. Les gamins se gavent de musique à toute vitesse, sans même prendre le temps de la comprendre de manière à pouvoir l'apprécier. Ça devient une forme de maladie, un virus. Ça n'a plus rien à voir avec la musique en elle-même, c'est la course permanente à la nouveauté. On vit une période bizarre, avec tout ce bombardement d'informations et la digestion de cette même information, la manière dont cela ressort. C'est une forme de capitalisme cheap – ouais, je sais que ça sonne comme un oxymoron. Je veux dire par là que ça ne repose pas sur la sincérité, c'est juste une façon de vouloir « en être » et de faire de la merde pour paraître « à la pointe ». C'est juste cheap. Ce n'est même pas de la pornographie. Si c'était de la pornographie, au moins ce serait franc du collier. Mais ça devient à 100 % du cliché.



## ÇA PEUT PARAÎTRE PRÉTENTIEUX, MAIS C'EST LA FAÇON DONT JE VOIS LES CHOSES : LES GENS QUI ONT MAUVAIS GOÛT FONT DE LA MAUVAISE MUSIQUE.

**Pour en revenir à Wolf Eyes, pourquoi Mike Connelly a-t-il quitté le groupe ?**

Il voulait se focaliser sur ses propres projets, en l'occurrence son groupe Hair Police, son projet solo Failing Lights et le duo Clay Rendering qu'il vient de former avec sa femme. Tu as déjà entendu ? Tu devrais checker ça. Ils jouent la semaine prochaine au festival 3 Days of Struggle en Italie.

**Et comment avez-vous recruté votre nouveau guitariste, Crazy Jim ?**

C'était notre premier roadie. Tu connais la tradition metal, « *ton roadie connaît mieux ta musique que toi* » (*rires*). Il assistait tous les soirs à nos concerts, l'idée de l'engager dans le groupe est donc venue tout naturellement. On voulait finir notre album et partir en tournée, il nous fallait donc trouver un nouveau guitariste de toute urgence. Et John Olson a tout de suite dit : « Crazy Jim ! » C'était comme une évidence. Il est très charismatique, c'est un mec super.

**Il possède un jeu plus délié, moins axé sur les riffs sauvages que Connelly...**

Oui, carrément, c'est l'influence de Royal Trux. On est à fond là-dessus. Cette façon de dédoubler ma voix dans le mixage, ça vient aussi de Royal Trux, à 100 %. J'ai toujours rêvé d'avoir un guitariste qui pourrait sonner un peu à la manière de Neil Hagerty, j'avais envie d'expérimenter ça. Ce qui est cool avec Jim, c'est que tu ne pourras jamais lui dire ce qu'il doit faire, il fait vraiment ce dont il a envie. C'est génial d'avoir ce genre d'énergie dans le groupe. Il est cinglé, ça ne fait aucun doute. Il y a deux minutes, il était en train de checker son téléphone portable et tout à coup, il s'est mis à cogner dessus avec son poing, il avait les phalanges en sang. Je lui ai demandé ce qui lui avait pris et il m'a dit : « *Cette merde ne marche pas !* » (*rires*).

**Tous tes projets ont une approche bien**

**distincte du son, que ce soit Demons, Regression, Hatred, Moon Pool ou Stare Case. Le power electronics n'en représente plus qu'une toute petite parcelle. Tu sembles avoir affiné ta méthode, tu accordes de plus en plus d'importance à l'espace, à la tension, à l'alternance de bruit et de silence.**

Eh bien, c'est un truc de composition classique. Il est nécessaire de conserver des moments de silence quand on fait une musique aussi abstraite que cela. Qu'est-ce que le son sans le silence ? Ça sonne comme un cliché, mais c'est la base de la composition classique. Cela dit, je ne me considère pas comme un musicien électronique traditionnel. Pas plus que je ne me considère comme étant d'avant-garde. Je ne suis pas « sur le front ». (*Rires*) Que ce soit la noise ou la techno, tout vient à l'origine du magnétophone à bandes. Je ne fais que prolonger cette base « classique ».

**Tu veux parler des pionniers de la musique électronique ? Ussachevski, Louis et Bebe Barron, Delia Derbyshire...**

Oui, tout vient de là. J'utilise encore aujourd'hui les mêmes techniques. Quand j'ai commencé à réaliser ça il y a quatre ou cinq ans, j'ai été en mesure de trouver une identité bien spécifique, correspondante à chacune de mes idées, que ce soit des projets solo ou des groupes. Si j'avais essayé de mettre toutes ces idées dans Wolf Eyes, ça n'aurait pas fonctionné. Elles devaient être bien séparées et distinctes les unes des autres. Sinon, ça aurait abouti à quelque chose de très mauvais goût. Ce qui dans la tradition s'apparente plus à... Non, je ne peux pas vraiment finir cette phrase ! (*Rires*) Mais tu vois ce que je veux dire ? Les choses doivent rester isolées. Elles peuvent empiéter légèrement les unes sur les autres, mais c'est seulement à cause de la théorie et des techniques qui se sont dévelop-

pées dans la musique électronique. Les gens veulent toujours ajouter trop de choses dans leur musique, ils tentent de tout englober au sein d'un seul et même projet. C'est l'échec assuré. À l'opposé, tu as le *Harsh Noise Wall* : c'est juste du bruit blanc sans nuances ni variation, et qui n'aborde pas les autres for-mants du spectre sonore. C'est à mon sens un concept simpliste, stérile. J'aime au contraire distinguer chaque son de manière précise à l'intérieur d'une seule et même masse sonore. Les « musiciens » qui font du *Harsh Noise Wall* prétendent que le bruit doit être le plus « pur » possible. C'est juste un ramassis de conneries ! Si tu lis la définition du bruit blanc, c'est le mélange de toutes les fréquences du spectre sonore à la fois. Si tu les filtres, tu peux donc distinguer tous les sons, tous les genres de musique confondus. Se rendre compte que tout fait partie de la même chose relève de la base théorique. C'est important de réaliser que vous pouvez embrasser tout le spectre sonore et toutes les musiques imaginables. Ça ne veut pas dire que j'ai fait des concessions pour autant. Ça m'a permis d'isoler et d'approfondir différentes idées. J'ai réalisé qu'il n'y avait pas de mauvaises façons de faire les choses. Tout ce qu'on peut espérer, c'est de faire les choses avec goût. Peu importe le genre de musique qu'on fait, tant qu'on la fait avec une sorte de confiance intuitive en son propre goût. Fondamentalement, tu dois juste avoir bon goût ! (*Rires*) C'est simple, mais c'est la vérité. Ça peut paraître prétentieux, mais c'est la façon dont je vois les choses : les gens qui ont mauvais goût font de la mauvaise musique. Malheureusement.

**WOLF EYES**  
**No Answer: Lower Floors**  
(DeStijl Records)  
wolfeyes.net

Floor en aura fait des petits ! On aura d'abord beaucoup parlé des enfants naturels, Torche ou Dove... Mais maintenant, ce sont les fils spirituels qui sautent aux yeux et aux oreilles : Watertank, Mars Red Sky ou encore ASG... Des groupes qui, s'ils ont hérité des Floridiens l'envie de marier gros riffs et chant mélodique, le font chacun avec un style propre, en vertu de leur personnalité, leur vécu, mais aussi d'envies et inspirations autres... À l'heure où Relapse sort leur brillant nouvel album *Blood Drive*, les Américains d'ASG (jusqu'ici plutôt connus dans la communauté skate et surf, de par leur label historique, Volcom) reconnaissent d'ailleurs cette influence. Sympathique entretien avec Jason Shi, guitariste-chanteur aussi humble que talentueux...

**Vous aimez les gros riffs, jouer avec les lar-sens aussi... si bien que le chant s'inscrit en opposition avec l'instrumentation, tout mélodique – pop – qu'il est... Comment en êtes-vous arrivés à ce mélange : effort conscient d'allier les contrastes ou expéri-mentation en répét' ?**

Nous aimons juxtaposer lourdeur et mélo-die. La musique peut être brutale et belle à la fois, c'est d'ailleurs une alchimie précieuse. Pendant des années, j'avais cette idée en tête : marier la pesanteur de Weedeater et les mélodies des Beatles ! (*Rires*) Je crois que les voix hurlées et agressives jouent bien leur rôle dans les musiques heavy, mais j'aimerais voir plus de groupes du genre prendre le risque d'un vrai chant.

**Si je décris ASG comme un savant mélange de Mastodon, Jane's Addiction, Karma To Burn et Kyuss, vous souscrivez ?**

Nous sommes de gros fans de tous les groupes que tu viens de mentionner. On a tous la trentaine donc Jane's Addiction a évidemment eu beaucoup d'influence sur notre adolescen-ce. Les riffs de Kyuss ou Karma To Burn ont considérablement marqué ASG et les risques pris par Mastodon, au niveau du chant notam-ent, sont une source d'inspiration certaine.

**Mais on vous compare le plus souvent à Torche...**

Floor et Torche ont eu un impact considérable sur ASG. Le jour où j'ai entendu le morceau de Floor « Scimitar », j'ai pensé : « c'est ce que je veux faire ! » Nous avons tourné avec Torche à plusieurs reprises et les considérons comme de bons amis.

**Tu commences « Day's Work » sur cette supplique « Caress me gently I'm on fire », ça interpelle (*rires*)...**

Le texte de ce morceau est né spontanément de l'inspiration du moment. J'ai procédé de la sorte pour plusieurs autres titres de l'album. Cette phrase est la première chose qui soit sortie de ma bouche, comme le reste des paro-les du morceau d'ailleurs. Je n'ai aucune idée quant à leur sens, ce serait cool si quelqu'un pouvait l'élucider... D'avance merci ! (*Rires*)  
**À ce morceau nostalgique tout en gui-tares éplorées succède le colérique « Castlestorm »...**

Oui, c'est un titre violent ! Je ne sais pas trop d'où je tire cette facette de moi, mais il vaut mieux l'exorciser à travers un morceau.

**Est-il vrai que vous vous appelez à l'origine « All System Go » et que vous avez dû reve-nir sur ce choix suite à des problèmes avec le groupe punk ?**

Oui ASG était à l'origine un acronyme pour « All systems go » ; il y a eu un problème de copy-right si je me souviens bien, mais ça ne venait pas d'un autre groupe, enfin ça fait longtemps



et j'ai du mal à me souvenir si le plaignant était une boîte ou un groupe... C'était en 2003 je crois, et à l'époque, on se contentait d'utiliser l'abréviation ASG si bien qu'on a commencé à soutenir qu'elle reprenait toutes sortes de slogans différents, c'était amusant.

**Qu'est-ce qui vous a décidés à quitter Volcom pour Relapse ?**

Eh bien, Volcom nous ont clairement dit qu'ils ne sortiraient pas l'album, donc nous savions qu'il nous faudrait tôt ou tard trouver asile ailleurs. Or quelqu'un de chez Relapse a com-mandé un t-shirt ASG sur notre boutique en ligne, et j'ai vu que l'adresse d'expédition était celle des bureaux Relapse à Philadelphie. J'ai ajouté un post-it au paquet qui disait : « *Hey les gars, vous devriez sortir notre nouvel al-bum.* » Ils ont accueilli favorablement la re-quête et bientôt, nous étions au téléphone à négocier un contrat. Nous avions un peu peur qu'ASG ne soit pas assez « extrême » pour Relapse, mais ils nous ont très vite rassurés à ce niveau, en nous disant qu'ils ne se canton-naient pas forcément au metal extrême et que nombre d'entre eux étaient sincèrement fans de notre musique.

**Le fait d'être signé chez Volcom jusqu'ici vous a permis de surtout toucher les ama-teurs de sports de glisse, n'est-ce pas ? Je pense aux festivals Volcom et Van's Warped**

**Tour et aux différents morceaux que vous avez eus sur les bandes-son de vidéos de surf skate ou jeux vidéo du genre...**

Oui, Volcom nous a indubitablement aidés à nous faire connaître dans la communauté skate et surf, et nous leur en sommes recon-naissants. Plusieurs de nos morceaux ont été utilisés dans des vidéos de sports de glisse. Aujourd'hui, on espère que Relapse va nous aider à élargir notre auditoire.

**Personnellement, c'est CT de Rwake qui m'a fait découvrir votre groupe. Il vous avait filmés pour son documentaire Slow Southern Steel et m'avait montré les rush, super enthousiaste tout en ne ratant jamais une occasion de jouer l'un de vos morceaux dans son émission de radio... Quand j'avais regardé sur Internet, tout ce que j'avais trouvé sur vous vous reliait aux sports de glisse et les webzines stoner-sludge ne semblaient pas vraiment vous connaître...**

CT ! On adore Rwake, super brutal ! Oui on reste un nom qui circule par le bouche-à-oreille, et peut-être que beaucoup de fans de stoner/sludge restent peu exposés à ASG, du fait qu'on n'appartient à aucune scène en par-ticulier. On adore ça, on fait vraiment ce qu'on veut. Mais *Slow Southern Steel* a probable-ment braqué un projecteur sur nous et son auteur a toute notre reconnaissance !

**Buzzov'en puis Sourvein et Weedeater, Confessor, US Christmas... la scène doom-sludge de Caroline du Nord semble des plus prolifiques et diversifiées...**

On a joué notre premier concert en 2001 dans un garage en ouverture de Weedeater. Classi-que ! Oui, la scène sludge en Caroline du Nord est dense, et quiconque connaît les forma-tions que tu as énumérées peut entendre leur influence dans notre musique. Je dirais qu'un groupe comme ASG se trouve sur le seuil de cette niche, un peu en marge en somme, mais c'est ce qui fait la diversité de cette scène. Musicalement, nous sommes très diffé-rents de Sourvein et Weedeater, mais en même temps c'est relatif j'imagine, et leur influence n'en est pas moins réelle.

**Il paraît que vous êtes fans de Cat Power...**  
On adore Chan. Quelle beauté ! Pour l'anecdo-te, elle prenait le même bus que notre batteur Scott pour aller à l'école, elle a quelques liens avec la Caroline du Nord où elle a un temps habité. Si tu écoutes bien, tu peux d'ailleurs entendre une petite influence Buzzov'en dans sa musique. (*Rires*)

**ASG**  
**Blood Drive**  
(Relapse/Modular)  
relapse.com/label/asg.html